

LE CANCRE

En cette année 1955 Mme Gervais ma maîtresse du CM1 qui prenait une retraite bien méritée avait autorisé avec beaucoup d'indulgence mon passage en CM2.

Avec une année de retard j'avais péniblement affronté toutes les dictées et tables de multiplication que m'avait soumis ma maîtresse, mais seule sa patience et surtout sa vue baissant m'avait permis d'éviter le pire avec la complicité de Richard son chouchou, un génie de l'indicatif, du conditionnel, mais surtout de l'aéronautique.... Moi j'excellais plutôt dans le jeu des osselets ou des billes.

-Je ne peux tout de même pas le garder indéfiniment dans ma classe se lamentait Mme Gervais auprès de son mari, le Directeur.

Ce fut donc Mlle Duchemin une jeune recrue nommée par l'éducation Nationale qui prendrait mon avenir en main.

Les choses sérieuses commençaient, répétait inlassablement Monsieur Gervais devant notre nouvelle classe.

-Vous êtes maintenant dans la classe des grands, c'est votre dernière étape avant la classe du Certificat d'Études. Se tournant vers Mlle Duchemin.

- Quand votre nouvelle maîtresse vous aura préparé à la rédaction, à l'épreuve d'orthographe, au calcul, à l'histoire, à la géographie... bref, vous passerez dans la classe du Certificat d'Études.

-Mais attention, grondait-il d'une voix solennelle et inquiétante, en accentuant bien sur le A,....

-Attention répétait-il, il faudra travailler dur : savoir par exemple quel est le tiers et demi de 25!! savoir combien de litres d'eau seront perdus en 45 minutes si un robinet fuit à raison de 2dl d'eau par minute....

Affalé sur mon bureau en bois je contemplais les mouches qui volaient dans des ronds imparfaits au-dessus de sa calvitie. A ce stade d'explications je commençais à paniquer me demandant si je n'aurais pas dû rester dans la classe de Mme Gervais.

Imbu de son savoir, ses yeux s'écarquillaient laissant deviner dans sa pupille de savant la satisfaction d'un devoir accompli. Les bras levés comme pour nous porter sur l'estrade, fécond de syllabes élogieuses il s'emportait postillonnant sur les bons élèves assis au premier rang. J'étais ravi.

Travailler dur, c'était au-dessus de mes possibilités surtout qu'avec mon copain Gérard assis à côté de moi nous avions d'autres projets.

C'est par miracle s'il était passé lui aussi dans la classe de Mlle Duchemin. Enfin le miracle avait un nom, son père. Maire du village il s'était engagé auprès de M. Gervais à repeindre toutes les classes s'il fermait les yeux sur les mauvaises notes de son fils.

Plus préoccupé par la capture des grenouilles au bord de l'étang que des tables de multiplications Gérard somnolait.

Monsieur Gervais le dos tourné à la classe, raide dans sa blouse grise pour impressionner Mlle Duchemin, écrivait lentement en arrondissant bien les lettres sans qu'aucune ne dépasse des lignes. Il articulait à haute et inintelligible voix, pour moi du moins, pour Gérard aussi je suppose :

- Si on mélange 84 litres de vin avec 16 litres d'eau, que faut-il ajouter de vin pour que 75 litres du nouveau mélange ne contiennent que 400 cl d'eau ?

A la fin de sa diction il posait la craie et se retournait lestement. Arpentant l'estrade de son air fuyant il scrutait les écoliers tétanisés. Certains avachis sur le bureau, d'autres la tête dans les étoiles, chacun espérait ne pas être la victime désignée. Le suspens s'éternisait car le fourbe, magnanime, nous accordait quelques minutes de réflexion. Son regard cherchant parmi ses élèves celui qui serait soumis à la question. Une vraie torture pour les bellâtres que nous étions. Gare à celui qui ne répondait pas correctement, il avait droit à un coup de règle sur les doigts avant de finir au coin parfois avec un bonnet d'âne.

-René !

Évidemment ça tombait encore sur moi. Je savais que mon père ne mettait jamais de l'eau dans son vin et qu'il ne buvait jamais 100 centilitres à la fois mais simplement un bon litre de vin rouge avant de faire valser la table de la cuisine. Une fois de plus je me retrouvais au piquet.

Fier de sa démonstration, M. Gervais quittait la salle recommandant à sa subalterne une fermeté indéfectible. Elle devait nous préparer au mieux pour l'année du Certificat d'Études Primaires.

Je crois que Mlle Duchemin avait bien retenu la leçon. Au cours du premier trimestre les doubles-décalitres se transformaient en hectolitres, quand parfois misère ils devaient se convertir en litres.

Mais ce n'était rien à côté d'un ouvrier qui gagnait 1250 francs par mois dépensait 520 francs par mois, plaçait 150 francs par trimestres à la caisse d'épargne. Dans combien de temps pourrait-il s'acheter avec ses économies une voiture estimée à 2 000 francs ?

Les questions devenaient de plus en plus complexes et à chaque mauvaise réponse que je donnais j'étais privé de récréation pour finalement finir au coin. Mlle Duchemin répétant sans cesse que je travaillais avec parcimonie. Je me demandais qui était cette «Parcimonie» que je ne connaissais même pas !

De retour à ma place je copiais cent fois la réponse mais mon porte-plume épuisé de tremper sans cesse dans cette encre violette faisait de grands écarts sur les lignes. De vilaines taches envahissaient la réponse la rendant illisible. Je tapotais avec mon buvard les mots rebelles mais j'aggravais mon cas. En désespoir serrant fermement la plume pour que l'encre ne s'étale plus j'avais les doigts bleuis jusqu'à la dernière phalange.

Piteux je présentais ma punition à Mlle Duchemin qui d'un geste vif repoussait mon torchon.

Elle me regardait au-dessus de ses lunettes. Des yeux de biche dissimulés derrière une monture en forme de loup. Fasciné par tant de charme je clignais des paupières mais sa voix haute et perçante me ramenait à ma triste condition d'élève :

-René, tu me conjugueras à tous les temps de l'indicatif :

«je ne dois pas faire de taches sur mon cahier »

Je la regardais attendant un peu de compassion mais sa détermination n'avait d'égal que sa fermeté. Elle me faisait signe de me glisser sous le bureau, punition ultime pour un élève du CM 2.

Déjà avec Madame Gervais, chaussée de brodequins, j'avais connu ce triste sort passant mon temps à compter un laciis interminable qui se perdait sous ses grosses jambes mais avec Mademoiselle Duchemin ce n'était plus la même chose.

Sous le bureau dans cette semi-pénombre, en attendant qu'elle lève son courroux, je contemplais tout ce que l'imaginaire offrait à un enfant, certes en retard d'une année scolaire mais en avance certainement sur sa libido.

En ce temps là les idées féministes n'avaient pas encore germé dans la tête de cette demoiselle. Au lieu de se vêtir de ces pantalons de femme libérée Mlle Duchemin arborait un cotillon sous une jupe en éventail dégageant ainsi de magnifiques jambes sculptées...

Dans des entrechats langoureux dignes d'une danseuse étoile j'avais ainsi le privilège d'observer le croisement, le décroissement, l'entrecroisement de ses gesticulations. La tête renversée pour ne rien perdre de ces figures de style, je me pâmais d'émanations subtiles à l'odeur de patchouli. Mes yeux s'égarèrent, presque honteux je feignais de les fermer mais j'avoue humblement aujourd'hui n'en avoir jamais fermé plus d'un à la fois.

Égaré dans ma contemplation j'en oubliais ma punition. Au coup de sifflet du directeur marquant le début de la récréation, Mlle Duchemin tapait sèchement dans ses mains. Les élèves se levaient, raides, les bras croisés attendant le second claquement des mains pour sortir. Le seuil de la classe franchi comme un vol d'étourneaux piaillant, ils se dispersaient au milieu des feuilles de platanes qui jonchaient le sol.

Moi mis au ban des punis j'attendais un peu de magnanimité de la part de mon institutrice. Une attente interminable à l'idée que mes copains se livraient à une bataille aérienne, Richard confectionnant scientifiquement des Fouga Magister dans des feuilles de Canson pliées, cornées puis rabattues sur des ailes dessinées d'une cocarde tricolore alors que Gérard faisait piètre figure avec son Messerschmitt en papier buvard. J'enrageais !

Après un long quart d'heure peut être, Mlle Duchemin les talons aiguilles plantés sur l'estrade se redressait subitement. D'une volte-face elle arrondissait sa jupe en corolle m'enjoignant de sortir de mon trou. Étourdi par ce courant d'air rafraîchissant je levais le nez découvrant dans ce flou étrange mêlé de soierie et de jupon les prémices de mon adolescence. Je me redressais. Les doigts colorés je tendais ma punition inachevée. D'une moue d'enfant gâtée, presque coquette, elle essuyait son rouge à lèvres à la commissure de sa bouche et d'un revers de l'autre main, l'index pointé m'indiquait le bureau :

-René, tu me copieras cent fois pour demain. «Qui aime bien châtie bien»

Je n'ai pas saisi ce jour-là le sens de ma punition mais aujourd'hui je peux dire que Mlle Duchemin devait beaucoup m'aimer...sous son bureau!
